

NT20 B. 1907

4400252



LA

TUNISIE ANCIENNE ET MODERNE

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR

M. PHILIPPE BERGER

SÉNATEUR
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte (VI^e)

1907

Bibliothèque Maison de l'Orient

148440



LA TUNISIE ANCIENNE ET MODERNE

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR

M. PHILIPPE BERGER

Mesdames et Messieurs,

Vous me pardonnerez de quitter aujourd'hui la haute antiquité, sur les sommets de laquelle nous avaient maintenus le Code d'Hammourabi et les mythes cosmogoniques de la Genèse Chaldéenne, pour vous transporter à une époque beaucoup moins éloignée de nous, à l'autre extrémité du monde oriental — si tant est qu'on puisse appeler oriental un pays que les Arabes ont toujours appelé Maghreb, l'occident, — non plus sur une terre morte, mais sur une terre qui vit, où le présent continue le passé et s'en inspire, où les ruines des civilisations antiques touchent aux aménagements de la civilisation moderne, où les colons européens utilisent les travaux

des Romains, et recommencent, à deux mille ans d'intervalle, les mêmes expériences, et où les chemins de fer et les routes macadamisées, sillonnées par les automobiles, poursuivent l'œuvre de pénétration dont les voies romaines avaient tracé le plan.

Je n'ai pas la prétention, dans le temps si court dont nous disposons, de vous tracer un tableau complet de la Tunisie ancienne et moderne. Je voudrais seulement tâcher de faire passer en vous quelques-unes des impressions que j'ai ressenties, au contact de cette terre, « dont le passé antique, comme l'écrivait naguère un de nos romanciers¹, est l'âme souveraine, flotte dans l'atmosphère limpide, auréole les choses et s'empare invinciblement du voyageur. »

Que je regrette de ne pas pouvoir faire passer sous vos yeux de ces photographies par lesquelles les touristes savent aujourd'hui si bien fixer les points qui ont provoqué leur admiration, et marquer les étapes de leur voyage. C'est là la véritable conférence : l'orateur expliquant à ses auditeurs ce qu'ils ont sous les yeux, et les yeux venant en aide à la parole. C'est la pensée à laquelle a obéi M. Guimet, lors-

1. Paul Dumas, *Zezia*.

qu'il a institué ces conférences qui ne devaient être que le commentaire des richesses contenues dans ce musée. Mais je suis un mauvais photographe, et d'ailleurs il est difficile de faire des photographies et de prendre des notes tout à la fois. Le métier de photographe exige une attention de tous les instants. Il faut avoir l'esprit éveillé sur tout ce qui peut se prêter à fixer le souvenir. Un instant d'arrêt, le déclat de l'appareil, et l'on n'a que le temps de courir rejoindre la caravane qui marche toujours. Le carnet de voyage, de même, est un esclavage. On s'arrête pour jeter sur le papier une note de couleur, une impression que l'on a ressentie et qui s'effacerait si elle ne prenait pas une forme, et voici que le moment dont on disposait est passé, en même temps que le paysage qui vous avait captivé s'enfuit derrière vous et est déjà loin.

Ce ne sont donc que des notes, ou, si vous aimez mieux, des souvenirs de voyage que je vous offre, les souvenirs d'un voyage trop rapide et trop écourté ; les voyages sont comme les rêves, ils sont toujours trop courts. Heureux quand on peut réaliser, même en partie, un de ces beaux rêves qui s'appelle un voyage.

Vous vous rappelez la jolie chanson de Nadaud : « Je ne verrai pas Carcassonne », le brave homme qui, toute sa vie, avait rêvé de voir Carcassonne et qui, lorsqu'enfin il est en route pour s'y rendre, meurt avant d'y arriver. Chacun de nous a son Carcassonne. Le mien, c'était Carthage.

Depuis des années, j'ose à peine dire depuis plus de trente ans, je m'occupais de la Tunisie. Bien avant la conquête, j'étais en correspondance suivie avec tous ceux qui s'y adonnaient à la recherche des antiquités ; toutes les inscriptions puniques qu'on y trouve, toutes les statuettes, tous les bijoux que renferment ses tombeaux avaient passé par mes mains. Je connaissais, comme si j'y avais été, tous les endroits où l'on faisait des fouilles. J'avais vu se former le musée de Saint-Louis de Carthage, et en face de lui, le musée du Bardo, organisé par la Direction des antiquités et des arts ; j'avais assisté à la naissance de la Commission de l'Afrique du Nord, qui, depuis vingt ans, dirige les fouilles et en centralise les résultats, et à laquelle viennent aboutir tous les travaux que les membres des Sociétés savantes de Tunisie, nos missionnaires scientifiques, nos ingénieurs, nos

médecins militaires, que les officiers de nos brigades topographiques poursuivent avec tant de méthode et de dévouement ; j'avais suivi les belles découvertes de M. de Sainte-Marie, du Père Delattre, de Cagnat, de La Blanchère, de Toutain, de Gauckler, du Dr Carton et de tant d'autres. Je n'avais pas vu la Tunisie. La vie est ainsi faite, et le fil n'en est, le plus souvent, pas entre nos mains.

Je croyais déjà que je mourrais sans avoir vu Tunis, quand le Congrès des Orientalistes, auquel m'avait délégué l'Académie des inscriptions, m'a forcé la main et m'a envoyé à Alger.

Alger n'est pas Tunis. Ils sont même séparés par une distance qui paraîtrait longue sur notre continent, et que rend plus longue encore la lenteur des chemins de fer algériens. — Il n'y a pas longtemps qu'on peut aller en chemin de fer d'Alger à Tunis. — Mais, une fois en voyage, les distances ne comptent pas. Deux choses seulement vous arrêtent : le temps dont on dispose et qui nous est le plus souvent trop parcimonieusement dispensé, et le nerf des voyages comme de la guerre, c'est-à-dire l'argent.

D'ailleurs, l'un conduit à l'autre, et je n'étais pas fâché d'aborder le continent africain par

l'Algérie. C'est une sorte d'initiation qui vous prépare à comprendre la Tunisie. L'Algérie est le prolongement de la Tunisie, comme le Maroc est le prolongement de l'Algérie; c'est une même terre, peuplée autrefois par une même race, les Berbères, et, aujourd'hui encore, il n'y a entre les différents éléments de la population arabe qui s'y est installée et la sillonne en tous sens, que des différences somme toute secondaires.

Une double chaîne de hautes montagnes, l'Atlas, que l'Aurès continue à l'Est, sépare la Méditerranée du Sahara, et forme le vaste ensemble de plaines, de vallées, de hauts plateaux, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, rompu par les seuils du Jurjura et des montagnes de Kroumirie, pour aller s'éteindre aux grands Chotts qui limitent la Tunisie du côté du Sud.

Lorsqu'on franchit l'Aurès, on se trouve tout à coup, sans transition, dans le désert. Les nuages disparaissent, le ciel change, la nature change, la qualité même de l'air change; les montagnes prennent ces teintes indéfinissables d'ocre brune, tantôt violentes, tantôt fondues en des tons qui passent du rouge sombre au violet et au lilas le plus tendre. C'est la féerie qui s'offre au regard quand, en venant de Constan-

tine, on traverse les gorges d'El-Kantara, et qu'on débouche sur la plaine immense de Biskra, coupée de place en place par le bleu sombre des oasis de palmiers, qui paraissent de loin des lacs immobiles aux eaux profondes.

On n'a plus devant soi que le désert ; non pas le désert mouvant de l'Égypte, dont le sable fin se soulève en vagues immenses, qui forment des collines entre lesquelles on se sent perdu, et où l'on n'a pour se guider que la trace des pas des gazelles et des cavaliers qui vous ont précédé, si bien qu'à dix kilomètres de la vallée du Nil, on en est aussi éloigné que si l'on en était à cent lieues.

C'est le désert plat, couvert, à perte de vue, de ces touffes d'une végétation grisâtre, aux feuilles grasses, au goût salé, aux petites fleurs d'un lilas cendré, qu'on appelle l'herbe à chameau ; et, entre ces monticules qui donnent l'illusion d'une plaine soulevée par une quantité innombrable de taupinières, des chameaux qui paissent, et, de temps en temps, la ligne d'une caravane qui vient du Sud. Plus loin, ce sont les bataillons d'Afrique qui font une route, c'est le mirage, qui vous fait apercevoir, au loin, des nappes d'eau qui s'évanouissent et reculent à

mesure qu'on s'en rapproche ; c'est Sidi Okba, avec ses palmiers, ses eaux croupissantes, son marché, avec le grouillement des Arabes dont les yeux sont rongés par l'ophtalmie, et le minaret blanc, du haut duquel le regard plonge dans les cours et sur les toits plats des maisons, et va se perdre au loin, dans la direction des grands chotts, dont on devine à l'horizon la ligne éblouissante, d'une blancheur laiteuse sous un ciel de plomb.

El Kantara est bien la porte du désert, et c'est la seule. Aussi c'est par elle que passe toute la vie du Sahara. Quand la récolte a manqué et que la famine menace les tribus nomades qui errent au sud de l'Aurès, on voit leurs douars se presser vers ces gorges. Alors, c'est un défilé interminable de caravanes, avec leurs palanquins qui se balancent au gré de la marche nonchalante des chameaux ; des hommes, des femmes noires vêtues de bleu, marchent gravement au milieu des piétinement des troupeaux de moutons et de chèvres ; des ânes courent devant, et prennent la tête de la caravane, et toute cette masse s'avance, comme un essaim de sauterelles, pour aller chercher ses campements d'été vers les hauts plateaux et jusque dans les environs de Constantine.

C'est cet ensemble de hauts plateaux et de plaines d'une fertilité merveilleuse, réchauffé par le soleil du Sahara, tempéré par le voisinage de la mer, qui a été occupé successivement par tous les peuples qui ont joué un rôle dans le bassin de la Méditerranée. Les Phéniciens se sont établis dans ses ports; puis, les Romains se sont emparés de Carthage, ont rayonné sur toute la province d'Afrique, la Tunisie actuelle, et ont étendu leur domination sur la Numidie et sur Constantine, puis sur la Mauritanie césarienne ou la province d'Alger, enfin sur la Mauritanie tingitane, c'est-à-dire sur le Maroc. Aux Romains ont succédé les Vandales, puis la domination Byzantine, à laquelle a mis fin l'invasion arabe. Les Arabes ont suivi le même chemin que les Romains et ont conquis tout le nord de l'Afrique, de Tunis à Tanger.

Seule, la France, a suivi une autre méthode. Elle a coupé la bête par le milieu, la divisant en trois tronçons, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

Elle s'est emparée d'Alger, et de là, par une série de campagnes, menées avec une énergie et une suite qui font l'honneur de notre armée, et qui aujourd'hui paraissent invraisemblables,

elle a conquis peu à peu toute l'Algérie, et s'y est solidement installée, jusqu'au jour où, par un hardi coup de main, amené par la force des choses, la Tunisie est tombée sous son protectorat. Mais il n'y a pas plus de limites entre le Maroc et l'Algérie, qu'entre l'Algérie et la Tunisie; il y en a moins, ou, pour mieux dire, il n'y en a pas du tout. Le peuple qui possède l'une, doit fatalement, s'il veut en rester maître, arriver tôt ou tard à avoir la haute main sur l'autre, et s'installer au Maroc serait, de la part d'une autre nation, nous déclarer la guerre, tout aussi bien que si elle franchissait nos frontières.

Nos vrais prédécesseurs et nos maîtres, dans l'œuvre de colonisation et de civilisation de ces pays, ont été les Romains.

Les Phéniciens n'ont jamais colonisé l'Afrique. Ils n'ont jamais fait qu'installer, au bord de la mer, des comptoirs solidement défendus, d'où ils drainaient l'intérieur du pays. Là, venaient affluer toutes les richesses de la terre d'Afrique, qu'ils troquaient contre les objets de luxe dont étaient chargés leurs navires. Ils enlevaient les femmes et les chargeaient sur leurs vaisseaux, pour les vendre comme esclaves dans les ports de la Grèce et de la Syrie.

Deux choses caractérisent un établissement phénicien ; un port dans une anse, à l'abri d'un cap, et, au sommet de la falaise, un temple, que l'on voyait de loin, qui servait de phare et de point de repère aux navigateurs, comme la tour peinte à la chaux des églises de Bretagne, et d'où la voix des prêtresses et le son des tambourins appelaient les marins, éprouvés par une longue navigation, aux plaisirs de la terre.

Partout, le long des côtes de la Méditerranée, ils avaient établi de ces ports de relâche. Monaco en est le type. Son nom antique, *Portus Herculis Monæci*, rappelle le souvenir du dieu Melkart, l'Hercule Tyrien, comme Port-Vendres, *Portus Veneris*, celui de Vénus-Astarté, leurs divinités protectrices. Partout ils en importaient avec eux le culte, inondant les marchés de leurs statuettes en terre cuite.

Sur les côtes d'Algérie et de Tunisie, les établissements phéniciens se reconnaissent à première vue. C'est Cherchell, dont le port nous a livré une cymbale de bronze, portant une inscription phénicienne : Tipasa, avec son promontoire, que domine un phare, dont les abords sont couverts des couleurs voyantes, rouges, bleues, jaunes, des phycoïdes, ces chardons sans épines à tige grasse.

On peut y suivre la trace des établissements successifs de ceux qui l'ont colonisée. D'un côté du promontoire, la ville romaine descendait en amphithéâtre jusqu'à la mer, dominée par une basilique et par un château d'eau d'une admirable conservation. On en devine encore les ruines, au milieu d'un fouillis d'absinthes blanches, de lentisques, d'amaryllis et de pins nains, tandis qu'au pied de la falaise, au milieu d'un éboulis de rochers, on voit des blocs gigantesques, reliés par du ciment, que la mer vient battre.

De l'autre côté du promontoire, dans le retrait de l'anfractuosité de la falaise, s'ouvre une crique, avec le port phénicien, taillé par la nature dans le roc, un réservoir à poissons et un quai d'embarquement.

Tous les ports phéniciens sont sur le même modèle, étonnamment petits : Bougie, Collo, Stora le port ancien de Philippeville ; Bône, Bizerte, Carthage.

A Carthage seulement, en raison de l'importance de la situation, les Phéniciens s'étaient établis plus solidement, et leur domination s'était étendue dans l'intérieur des terres, sur une partie de ce qui est aujourd'hui la Tunisie. Encore

assistons-nous à un phénomène étrange, et voyons-nous, à l'époque romaine, les cultes puniques s'implanter à la suite des Romains dans des endroits où ils n'avaient pas pénétré auparavant. A Maktar, au Kef, à Dougga, on voit, aux premiers siècles de notre ère, se multiplier les inscriptions puniques, alors que, jusqu'à la chute de Carthage, on n'en trouve pas de trace.

C'était par des mercenaires, c'est-à-dire par des armées d'étrangers à leur solde, que les Carthaginois tenaient le pays, et pour les former ils avaient recours à des instructeurs grecs, comme les Japonais de nos jours à des instructeurs français ou allemands. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les auteurs anciens nous racontent que le général grec Xantippe fut envoyé à Carthage pour apprendre aux soldats d'Hannibal l'ordre de bataille en phalange.

Le casque grec que porte sur certaines pierres gravées Tanit, la grande déesse guerrière de Carthage, n'a pas d'autre explication. Faut-il y voir l'œuvre d'un artiste grec qui l'a costumée à la mode de son pays ? Non. Elle porte le casque grec, parce qu'on le portait à Carthage, comme les armées formées à l'école de la Prusse ont adopté le casque à pointe.

Les Romains ont suivi une politique toute différente des Carthaginois. Après les guerres terribles qui ont amené la destruction de Carthage, à tel point que sur l'emplacement de cette grande ville, on ne trouve pas une inscription, pas une pierre intacte, rien que des morceaux réduits en miettes, ils ont pris la place des vaincus, ont reconstruit leurs villes et se sont emparés de leur domaine, mais en apportant dans cette pénétration de l'Afrique du Nord une méthode et un esprit de suite que n'avaient jamais connus les Carthaginois. Ils ont fait de la Tunisie une province romaine; puis, une fois leur domination solidement établie sur cette terre africaine, au lieu de chercher à conquérir tout le nord de l'Afrique, ils ont appliqué aux parties les plus lointaines, la Numidie et la Mauritanie, le régime des protectorats que nous avons adopté pour la Tunisie. Ils ont laissé les princes numides maîtres chez eux et s'en sont déclarés les protecteurs, et ce n'est que plus tard, lorsque les événements les y ont contraints, qu'ils se sont emparés de leurs domaines.

Les deux grands instruments de conquête des Romains ont été les routes et l'aménagement du régime des eaux. C'est aux routes et aux aque-

ducs que l'on reconnaît le passage des Romains, et l'on peut en suivre les étapes d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord, jusqu'aux limites extrêmes du désert. Ils en ont fait des instruments, non seulement de domination, mais de colonisation et de civilisation du pays, qu'ils ont porté à un degré de prospérité inconnu jusqu'alors.

Tel est le sens de ces bornes milliaires, que l'épigraphie latine récolte avec tant de soin. Rien de plus monotone en apparence que ces bornes kilométriques; mais elles ont une haute portée historique, parce qu'elles sont les témoins de la pénétration romaine en Afrique. Par ces routes, les soldats de Rome pouvaient se porter facilement aux endroits menacés par des soulèvements indigènes, et par elles, les produits de l'intérieur pouvaient affluer vers les ports.

C'est ainsi que ces plaines d'une fertilité merveilleuse, où la terre végétale atteint une profondeur de plusieurs mètres, à peine cultivées par les indigènes qui se contentaient de gratter pour leurs besoins la surface du sol, sont devenues le grenier d'abondance de l'Italie.

L'autre instrument de colonisation des Romains a été l'aménagement du régime des eaux.

Je me rappelle quelle impression de tristesse

m'ont produite la côte de Phénicie, autrefois si prospère, aujourd'hui désolée, et les sommets du Liban dépourvus des cèdres qui en étaient l'orgueil, et les torrents se précipitant dans la mer, au travers d'une plaine desséchée.

Comme nous étions à une halte, non loin de Byblos, dans une tonnelle où l'on nous avait servi des rafraîchissements, au bord du fleuve Adonis qui allait se perdre à quelques pas de là dans la mer, un indigène s'était placé en face de nous, et nous chantait une poésie arabe :

L'eau coule près de ma bouche et je ne puis la boire,
Mon amie est près de moi et je ne puis la posséder.

D'où vient que l'eau est près de ma bouche
Et que je ne puis la boire ?

D'où vient que mon amie est près de moi
Et que je ne puis la posséder ?

Un prêtre Maronite, assis près de nous, à qui nous demandions le sens de cet apologue, nous répondit : « C'est que l'eau du Nahr Ibrahim coule à côté de nous, dans la mer, et que pourtant les terres sont altérées et les mûriers dépérissent. »

On éprouve quelque chose de cette impression, quand on voit la blancheur éclatante des sommets dévastés de l'Aurès, et la teinte pourpre des rochers qui en couvrent les flancs au soleil

couchant, tandis qu'entre leurs pentes déboisées, tout l'humus de la montagne, entraîné par les pluies torrentielles, s'entasse dans la vallée de la Medjerda, sans profit pour l'agriculture.

L'aménagement des eaux, qui est encore aujourd'hui la clef du problème de la colonisation africaine, les Romains l'avaient poussé à un point que nous sommes loin d'avoir atteint. Leurs aqueducs couvraient la Tunisie de leur réseau, enlevant l'eau des torrents qui ravinent le sol, pour la conduire sur les cultures qui la réclament.

A chaque pas, on voit les lignes hardies de leurs arches mutilées couper une vallée ou se prolonger dans la plaine, à laquelle elles communiquent, je ne sais quelle ressemblance avec la campagne romaine, fermée à l'horizon par la ligne bleue des montagnes de la Sabine.

Grâce à eux, la province romaine d'Afrique s'était couverte d'une quantité de centres de culture, autour desquels étaient venus se grouper tous les éléments d'une civilisation intense. Quand on parcourt la région, aujourd'hui renaissante grâce au travail de nos colons, qui s'étend entre Tunis et Sousse, on est étonné de la quantité de ruines que l'on y rencontre,

villas, grandes installations agricoles, villes dont la richesse nous surprend. A certains endroits, elles devaient toucher les unes aux autres, et toujours leur présence est marquée par des cirques, des théâtres et des thermes.

Les thermes sont une des particularités les plus remarquables des fouilles en Tunisie. Partout où l'on trouve des ruines, souvent même dans des endroits où il n'y a pas d'autres traces d'habitation, on trouve des thermes. Cela tient à ce que les constructions, en général, étaient légères. Les thermes, au contraire, faits pour résister à la poussée et à l'infiltration des eaux, étaient solidement construits et faits en ciment. En outre, tenant au sous-sol, ils se sont mieux conservés, et ils ont échappé aux désastres qui ont rasé les maisons d'habitation et les temples.

Mais ces thermes prouvent en même temps l'abondance de l'eau qui circulait dans ces villes pressées les unes contre les autres, et la richesse de ceux qui les occupaient. Tantôt, comme à Cherchell, le dallage est formé d'une véritable marqueterie de plaques de marbres précieux des nuances les plus variées; tantôt il est formé de mosaïques, qui représentent soit des dessins

linéaires, soit des scènes empruntées à la mythologie ou à la vie journalière.

De là viennent ces mosaïques superbes, dont La Blanchère, et après lui M. Gauckler ont orné les murs du musée de Bardo : triomphe d'Amphitrite, déesses montées sur des monstres marins, enlèvement d'Europe, Orphée charmant les animaux, et cette pièce unique, qui nous a conservé le portrait de Virgile assis entre deux muses.

Les scènes de la vie courante sont empruntées tantôt à la pêche, tantôt à la chasse, ou bien encore aux courses, qui paraissent avoir été dès cette époque l'un des grands plaisirs des riches propriétaires africains. La mosaïque célèbre qui décore la salle d'honneur de la Kasba de Sousse, représente une course de chars ; d'autres, les chevaux de course à l'écurie, dans leurs boxes, recouverts de leurs housses, avec leurs noms gravés au-dessus de leur tête : *Delicatus*, *Pullentianus* ; parfois des devises « *Altus : Tu bondis comme une montagne* ». — « *Vainqueur ou non vainqueur, nous t'aimons, Polydoxe* ». C'est, appliquée à un cheval, la gracieuse pensée qui fait le charme de la vieille chanson populaire des trois princesses :

« Qu'il gagne ou non gagne,
Vole, vole, mon cœur, vole,
Aura mes amours,
Toujours, toujours. »

Les mosaïques des bains de Pompeianus, trouvées à Oued Atmenia, à quelques kilomètres de Constantine, auxquelles j'emprunte ces détails, sont d'un intérêt tout particulier, parce qu'elles nous donnent le tableau complet de la vie d'un de ces grands colons africains, j'allais dire algériens. Nous y voyons la maison d'habitation, l'écurie, l'étable, le parc à gibier. L'une nous fait assister à une chasse à courre, menée par Pompeianus et ses amis. Tous, hommes, chevaux, sont accompagnés de leurs noms, jusqu'au piqueur, qui s'appelle Diaz.

Sur une autre, c'est une scène d'intérieur : Dans un parc, à l'ombre des palmiers, entre deux bassins où nagent des poissons rouges, une dame vêtue d'une robe est assise dans un fauteuil, les jambes croisées, un éventail à la main. En face d'elle, un homme, tenant d'une main une ombrelle, de l'autre, la ficelle qui retient un singe ou un petit chien — les deux

se ressemblent souvent — perché sur un tabouret; et au-dessus, cette inscription suggestive : *Philosophi locus*, « le coin du Philosophe ».

Oudna, Sousse, Gafsa, Zaghouan, M'deina, et cent autres endroits pourraient nous offrir le thème de descriptions analogues ; partout on retrouve ces mosaïques ; en marchant, dans la campagne, le pied remue des fragments de dalles antiques ; on en trouve dans les clôtures de champs, élevées par les Arabes avec les débris des villes détruites, et c'est toute la vie africaine qu'elles font défiler sous nos yeux.

De toutes les villes d'Afrique, Carthage est peut-être celle qui a conservé le moins de vestiges de son passé. Dougga, au centre de la Tunisie, dresse fièrement vers le ciel les colonnes de son capitole, sur le sommet du rocher qui domine la plaine ; Maktar, Aïn-Tounga, Uzappa, étalent encore aux yeux des ruines qui rappellent leur éclat passé. A Carthage, pas un monument qui rappelle la grandeur de la rivale de Rome ; tout a été rasé ; les inscriptions même qu'on y trouve ont été réduites en miettes. Le mot de Caton : *Delenda est Carthago*, a été réalisé à la lettre, et les reconstructions successives ont achevé ce que la politique implacable des Ro-



mains avait commencé. C'est dans la grande mosquée de Kairouan, c'est en Sicile, c'est dans les cathédrales de l'Italie et jusqu'à Marseille, qu'il faut chercher les colonnes de marbre qui décoraient ses édifices, et ses pierres sont les matériaux avec lesquels, chaque jour encore, s'édifie la ville de Tunis.

Quand on arrive à Tunis le soir, après avoir quitté les paysages alpestres des montagnes des Khroumirs, le contraste est saisissant : Du bruit, des maisons blanches, des murs blancs éclairés par l'électricité, des voûtes blanches et des toits crénelés, des moricauds qui courent après le train, un brouhaha indescriptible, des gens noirs à tarbouchs rouges qui ont des airs de domestiques ; puis, de grandes larges rues européennes, de belles boutiques, des cafés brillamment éclairés : on est à Tunis.

Tunis produit, au premier abord, l'effet d'une ville européenne qui se bâtit autour de son port. Ses boulevards plantés d'arbres, ses édifices et ses cafés se développent le long des terrains bas qui séparent l'ancienne ville de la mer. De vastes espaces déserts, coupés à angle droit par des quartiers en construction, continuent à gauche et à droite les rues conduisant aux

transatlantiques. Comme au temps de Didon, on sent une ville en pleine formation. Mais à Tunis comme à Sousse, partout les Européens ont fait la même faute : Ils se sont établis au bord de l'eau. Les Arabes qui comprenaient mieux les conditions de la vie orientale, éloignaient leurs habitations de la mer, et s'installaient sur les hauteurs qui la dominaient et d'où ils pouvaient l'observer au loin.

La ville arabe est plus haut. Elle étage la blancheur laiteuse de ses toits peints à la chaux, de ses minarets et de ses murs crénelés sur les pentes douces qui ferment le fond de la baie, et grimpe jusqu'au cimetière de Sidi bel Kassem, qui la couronne de la ligne accidentée de son rempart, formant comme une ceinture blanche à la ville européenne. Mais ce n'est pas encore là Carthage. Tunis est la ville sortie du lac au fond duquel elle se repose ; c'est une mouette posée au bord de la mer. Tunis est un grand entrepôt, un dock de revendeurs musulmans, dont nous sommes en train de faire une ville d'affaires et de plaisir : ce n'est pas Carthage.

Carthage se dressait à l'extrémité de la baie, sur le promontoire qui regarde la haute mer, et qu'occupe aujourd'hui la basilique construite

par le cardinal Lavigerie à la place où s'élevait autrefois la chapelle Saint-Louis.

Quand on gravit la hauteur au sommet de laquelle se dressent les deux tours byzantines de la basilique, et quand, après avoir contourné le long mur des établissements des Pères blancs, on débouche à l'autre extrémité de la colline, près de l'hôtel dont la longue terrasse laisse le champ libre aux regards, on comprend la ville qui a été si longtemps la Reine des mers.

De ce lieu qui domine la mer, qui domine la baie et les ports, le regard embrasse la côte et le golfe, dont la courbe gracieuse s'étend à perte de vue, depuis le cap Carthage jusqu'au Bou-Kournin, qui dresse en face de nous la forme imposante de ses deux têtes, pour aller se perdre à l'horizon, dans la direction du cap Bon.

La mer à nos pieds est d'un vert d'émeraude. Ses rives, transparentes, lumineuses, presque phosphorescentes, tranchent sur le bleu indigo de la masse profonde de ses eaux. Au-dessous de nous, on voit se détacher sur la mer les blés jaunes, des palmiers, la forme ronde des deux ports, séparés par une petite Koubba blanche, l'îlot qui occupe le centre du port intérieur, la

langue étroite qui le rattache à la terre, et derrière, se profilant sur la mer, quelques maisons roses, un bosquet de pins et de palmiers, et la forme blanche du lazaret.

C'est bien ici l'emplacement de l'acropole de Carthage, où s'élevait le temple de la Cœlestis, la grande Tanit, la déesse vierge et mère dont nous retrouvons les ex-votos disséminés par milliers sur les pentes et dans les vallées environnantes. De là, comme Pallas Athéné du haut de l'acropole regardait Athènes, Tanit regardait Carthage, qui descendait par étages jusqu'à la mer, et les voiles blanches de ses navires qui rentraient dans son port. Tout a été rasé, et nous n'avons même pas l'espoir de retrouver, en creusant le sol, les restes de ces temples célèbres. Des édifices religieux, des cloîtres, des écoles, un jardin où les inscriptions et les bas-reliefs antiques se mêlent à la verdure des plantes grasses, le musée du Père Delattre, et, couronnant le tout, la masse imposante de la basilique, recouvrent de leur manteau de pierre ce qui fut autrefois l'acropole de Carthage.

Pour retrouver des vestiges de la Carthage antique, il faut aller les demander aux nécropoles



creusées dans les flancs de ses pentes. Il faut, comme le fait depuis vingt ans le père Delattre, avec une ardeur et un courage qu'aucune difficulté ne rebute, creuser des puits de quinze ou vingt mètres de profondeur, et rejoindre par des galeries les chambres funéraires de cette ville souterraine; ouvrir les tombes, et interroger les morts dans leurs sépultures.

C'est en le faisant qu'il a pu ramener à la lumière tous ces témoins de l'ancienne vie de Carthage, qui remplissent les vitrines et couvrent les parois de son musée, et nous font assister à toutes les transformations de cette grande marchande de plaisirs, « qui a revêtu, l'une après l'autre, suivant le mot heureux de M. Paul Dumas, les robes que lui donnèrent ses amants successifs, Egyptiens, Grecs, Romains, jusqu'au moment où elle a revêtu la robe blanche du martyr ».

Carthage ne s'est pas toujours arrêtée à l'acropole, qui paraît avoir formé la limite de la ville phénicienne. Dès l'époque punique, les palais de ses grands seigneurs, de ses généraux et de ses saffètes, des Magon, des Hamilcar et des Asdrubal devaient, comme aujourd'hui les palais des princes de la famille du bey, s'étendre le long

de la côte et grimper sur les pentes qui s'étalent au Nord, dans la direction de Sidi-bou-Saïd. La ville romaine, certainement, s'étendait au-delà de la cathédrale de Saint-Louis. Rien, jusqu'à ces derniers temps, ne permettait d'en soupçonner l'existence.

C'est à M. Gauckler que revient le mérite d'avoir retrouvé la Carthage romaine. Les Romains donnaient tous leurs soins au régime des eaux; dans toutes les rues de Carthage se trouvaient des égouts formant sous la ville un vaste réseau souterrain. Les auteurs anciens nous renseignent très exactement sur la disposition très régulière de ces conduites, qui nous donnent le cadre de la ville romaine.

Si les maisons ont disparu, les égouts sont restés. C'est en s'inspirant des données des anciens, éclairées par la configuration du sol, que M. Gauckler est arrivé à retrouver leurs principales artères; et, le long de ces artères, des fouilles soigneusement pratiquées lui ont fait découvrir, à gauche et à droite, des maisons, des villas, des thermes, marqués par des mosaïques et des fragments de colonnes et de murs encore debout. Ces conduites souterraines, ces rues en pente inclinée, dont on retrouve

encore, par place, le dallage, l'ont amené jusqu'au théâtre. Il achevait de le débayer quand il a quitté la Tunisie ; mais M. Merlin, qui lui a succédé, et qui a été formé à la même école, saura continuer son œuvre.

Rien n'est imposant comme de se promener sur ce théâtre qui a reçu le peuple de Carthage. Tout est encore debout, les gradins, les couloirs et les vomitoires pour laisser échapper la foule. En face de nous, la scène, avec son autel et de puissantes colonnes de marbre, renversées et encore à moitié ensevelies ; et, par dessus la scène, du haut des gradins les regards découvrent, au-delà du vallon qui nous en sépare, l'acropole de Carthage et la mer. On erre dans ces ruines en songeant au passé. Chaque morceau de marbre, chaque fragment d'inscription évoquent de nouveaux souvenirs et de nouvelles pensées ; mais le soir, qui arrive, nous oblige à les quitter.

Nous sommes revenus par les citernes, dont les voûtes arrondies se dessinent en bas de la colline, en face des grands réservoirs qui les ont remplacées. Au moment où nous y arrivons, le soleil se couche. Sur le toit blanc de la mosquée qui domine l'ombre des citernes, on voit la tête

du Muezzin qui appelle les fidèles à la prière. Les notes monotones de sa voix s'étendent sur la campagne. On voit les formes bariolées des hommes qui s'avancent lentement, en se tenant par la main, vers la porte noire.

En même temps, au-dessus des cactus frangés d'or, le ciel, au couchant, est pris d'un embrasement subit ; des vagues lumineuses envahissent l'horizon, derrière les palmiers noirs, comme celles d'un grand incendie dont le foyer serait caché derrière la montagne. La montagne paraît un instant dans sa robe de pourpre, puis tout s'éteint et se perd dans les teintes grises du crépuscule.

On éprouve un sentiment étrange quand, au sortir de ce spectacle, on monte dans le train, bondé de touristes et de marchands arabes et juifs, qui vous ramène à Tunis. Aujourd'hui on installe un tramway électrique de Carthage à Sidi-bou-Saïd. Tout son parcours va se couvrir de villas, de jardins, de maisons de rapport. Un quartier neuf s'édifiera sur les ruines anciennes ; et alors, adieu les fouilles. Encore une fois ceci aura tué cela, et la civilisation aura dévoré les restes de celles qui l'ont précédée.

Partout, en Tunisie, on retrouve le même mélange de la vie ancienne et de la vie moderne, la même juxtaposition de la colonisation romaine et de la colonisation française.

Lorsqu'on franchit les portes de Tunis, en se dirigeant vers Sousse, on longe la Bahira, dont l'eau, d'un blanc laiteux, vous éblouit, séparée de la haute mer par une mince ligne jaune, sur laquelle se détachent les formes roses des flamands perchés sur une patte. Devant soi on a les deux têtes du Bou-Kournin, au sommet duquel M. Toutain a découvert, sur une terrasse nue parsemée de stèles votives, le sanctuaire de Saturne, le Baal Hammon phénicien, qui faisait face à celui de Tanit à Carthage. A mesure qu'on s'en rapproche, on distingue ses pentes reboisées; à son pied, Hammam Lif dresse ses palais et l'établissement de ses eaux thermales au milieu des ruines.

Puis c'est la grande culture qui commence. Les vignes de Potinville, admirablement cultivées, grimpent jusque sur les flancs de la montagne. De grands chais de vin, des installations agricoles en coupent la monotonie, reliées entre elles par un chemin de fer qui va porter dans de vastes fûts toute leur récolte jusqu'à

la mer. Des orangeries alignent leurs sillons à perte de vue. Dans de grands pâturages, on aperçoit les longs bâtiments des fermes et les troupeaux de vaches grises de M. Bonnard, qui tous les matins approvisionnent de lait la ville de Tunis.

On quitte cette culture européenne pour tomber dans le domaine d'Enfida. De vastes terrains, où la brousse se mêle aux champs d'orge semés dans les espaces laissés libres par les broussailles que respecte la paresse des Arabes, alternent avec des carrés de jardins, entourés de haies de cactus entre lesquels on voit éclater les fleurs rouges des grenadiers.

Nous sommes en plein Sahel, et avec le Sahel la vie bédouine reparaît. On fait la moisson. Des bédouins noirs se détachent sur les champs d'orge avec leurs tentes noires, auprès desquelles se dressent les formes étranges de chameaux pelés. De grands villages, Kalaa Serira, et en face d'elle, Kalaa Kebira, célèbre par le massacre d'El-Arbaïn, s'étagent sur ces hauteurs, tandis que, dans la plaine, jusqu'à Sousse, on est accompagné par les plantations d'oliviers, dominées par le pluviomètre qui distribue l'eau aux carrés d'irrigation qui les entourent. Et tout

ce pays est plein de ruines. La charrue fait sortir du sol des poteries, des fragments de marbre et des restes de mosaïques, et partout on voit surgir de terre des fûts de colonnes et les restes des thermes qui marquaient la place des villas romaines.

Mais ce n'était pas seulement les restes de la domination romaine qui m'attiraient. Je voulais voir cette côte, jadis occupée du nord au sud par les Carthaginois, où chaque cap porte un nom punique, chaque golfe, chaque anfractuosité du rocher, la trace d'un port phénicien. Mahdia m'attirait surtout, le cap Afrique, cette ville, dont on ne sait même plus le nom antique, où les Phéniciens les premiers avaient établi un comptoir et un poste d'observation, et qu'après eux, Romains, Byzantins, Arabes, ont occupé et reconstruit tour à tour. Des vases avec des inscriptions puniques, trouvés non loin de là dans une nécropole, me faisaient supposer l'existence en cet endroit d'un grand centre phénicien.

Pour bien voir un pays, rien n'est plus précieux qu'un bon guide. J'ai eu la bonne fortune, pendant mon séjour en Tunisie, d'avoir le guide le mieux informé et le plus dévoué, M. Taillard,

interprète juriste à Sousse, qui avait mis à ma disposition, avec un affectueux empressement dont je garderai toujours le souvenir, son temps et sa grande connaissance du pays et de ses habitants. Je n'oublierai jamais son accueil à Sousse, ni nos courses le long de la côte, tantôt sur de belles routes empierrées, tantôt sur des pistes au travers desquelles des chevaux habitués à courir entraînaient notre voiture à grand train au milieu des troncs d'oliviers.

Je vois encore la Kasba de Sousse, dont le donjon domine de loin la plaine et la mer, et les piliers des citernes qui en marquent l'entrée; plus loin, les nécropoles punique, romaine, chrétienne, qui s'étalaient autour de la ville antique; puis, au pied de la hauteur sur laquelle elle était bâtie, une mosquée blanche, la ville européenne et le port.

Je vois les sebkhas fiévreuses que traverse la digue de la route, les jardins de Monastir, la voûte de sa porte musulmane derrière laquelle grouille un peuple bariolé d'Arabes, le minaret jaune de sa mosquée, son mur crénelé et ses fenêtres encadrées de faïences multicolores, et le spectacle inimitable qui se déroule aux yeux quand, du haut de la tour de Nador, on découvre la mer, le vieux

port phénicien, les femmes qui lavent la laine sur la plage, en la foulant de leurs jambes nues, et les thoneries installées sur ces îles, percées de part en part de grottes noires, où les Phéniciens et d'autres, plus anciennement encore peut-être, avaient avant nous installé leurs pêcheries.

Je me rappelle mon étonnement quand je me suis trouvé à Lemta, sur l'emplacement de la célèbre Leptis Minor. Des ruines partout ; on sent aux mouvements de terrain qu'on marche sur une grande ville qui est sous vos pieds, presque à fleur de terre. Toutes les clôtures des champs sont faites de débris antiques ; il suffit de se baisser pour ramasser des fragments de frises de marbre, de pavements et de bas-reliefs en stuc. Une colonne en marbre de Chemtou sert à faire glisser la corde d'une citerne profonde ; à côté, de gros murs portent encore des traces de ciment romain ; plus loin, c'est une forme d'amphithéâtre qui se dessine au-dessus des broussailles et des amoncellements de pierres antiques. Des fouilles, méthodiquement pratiquées, amèneraient au jour des trésors archéologiques ; et partout il y a autant à faire.

Il faisait nuit quand nous sommes arrivés à Mahdia. Un vent violent soufflait sur la langue

de sable, aujourd'hui couverte d'habitations, qui relie la presqu'île au continent, et l'on entendait autour de soi le roulement des vagues ; on se sentait entouré de tous côtés par la mer.

Mais rien n'égalait la surprise qui m'attendait à mon réveil. La mer venait du large se briser en écumant au pied de la chaussée au bord de laquelle s'élevait notre hôtel. De l'autre côté, regardant le Sud, c'était le calme plat, avec la rade, le port, et quelques voiles qui se balançaient au gré des flots ; puis, au bout de cette langue de sable, la presqu'île s'étalait, baignée dans le soleil, avec sa porte crénelée et ses vieux murs qui en dessinaient les contours, enfermant la ville de Mahdia dans leur enceinte.

Je l'ai visitée, sous la conduite éclairée de M. Durancel, le conducteur des Ponts et Chaussées, au foyer duquel j'avais trouvé, la veille au soir, cet accueil cordial si précieux sur une terre lointaine.

Mahdia, c'est Tyr, c'est Monaco, ce sont toutes ces villes que les Phéniciens avaient construites sur des promontoires d'où ils dominaient la mer et qui offraient un abri naturel à leurs vaisseaux. Successivement Romains, Byzantins et Arabes ont élevé de nouvelles fortifications sur

le fondement des anciennes. On peut encore suivre sous l'eau transparente la trace des soubassements du mur antique, et jusqu'à la pointe extrême de la presqu'île on voit se dresser des restes de colonnes et des portiques ruinés, au pied desquels les bassins de thermes antiques enduits de ciment romain descendent en s'étaguant jusqu'à la mer.

Le vieux temple phénicien n'existe plus. A sa place se dresse un phare; mais on distingue encore les degrés qui y conduisaient, et, un peu plus loin, le port, taillé dans le roc, avec un goulet formé d'anciennes colonnes empilées comme des fascines, les unes sur les autres, si étroit que l'on se demande comment les navires venant de la haute mer pouvaient y pénétrer. C'est l'œuvre des Arabes; mais, comme toujours, les Arabes se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs, et la forme du port est encore ce qu'elle était au temps de Carthage.

La nécropole n'était pas sur la presqu'île; elle se trouve de l'autre côté de l'isthme, loin dans l'intérieur des terres. Comme à Tyr, comme en Egypte, comme partout dans ces cités antiques, les vivants éloignaient les morts de leurs demeures. La tombe étant pour eux une de-

meure éternelle, ils plaçaient leurs nécropoles à l'abri du contact des vivants et ces villes des morts sont aujourd'hui les seuls témoins des civilisations disparues.

A trois kilomètres de Mahdia, une longue colline crayeuse, coupée en deux par la route, barre la plaine. C'est sur cette colline que des officiers du corps d'occupation avaient trouvé dans des tombes les vases portant des inscriptions puniques qui avaient été signalés à mon attention. Quel ne fut pas mon étonnement de trouver sur cette colline, non pas quelques tombes isolées, mais une file interminable de puits conduisant à des chambres funéraires. Toute la colline en est percée, et c'est par centaines et par milliers, si l'on avait le temps et l'argent, que l'on trouverait des sépultures semblables, qui se reconnaissent encore à l'orifice aujourd'hui comblé des puits funéraires. C'est la nécropole d'une grande ville, de celle qui se dressait à l'horizon sur le promontoire du cap Afrique.

Toute la côte continue le même spectacle. On quitte Mahdia pour tomber sur les ruines de Sullectum et sur son cirque, d'où l'œil découvre le cap Capoudia et les forêts d'oliviers

qui couvrent la plaine et se perdent dans la direction de Sfax.

Une dernière étape nous a conduits à El Djem, l'ancienne Thysdrus, aujourd'hui un village arabe, au milieu duquel se dresse, encore plus imposant dans sa solitude, l'amphithéâtre qui laisse voir, comme le Colisée, le ciel bleu par les baies de sa pierre que dore le soleil levant. Nous étions en train d'en explorer les ruines, à 8 heures du matin, quant retentit un cornet d'automobile. C'était l'omnibus automobile de Sfax qui devait nous ramener à Sousse. Les deux places de l'impériale nous avaient été réservées, et nous voici lancés à toute vitesse sur une route admirablement entretenue, cylindrée, goudronnée au passage des habitations, et dont le ruban, tracé sur une terre vierge, se développe en ligne droite à perte de vue.

En nous retournant, nous apercevons encore, au bout de la plaine immense, l'amphithéâtre qui profile sa forme blanche sur le ciel, au milieu d'un désert qui n'est coupé que par les touffes clairsemées de l'herbe à chameau. De grands ravins jaunes déchirent la surface de la plaine. Au loin, à gauche, on aperçoit la ligne,

blanche de sel, de la grande Sebkhah de Sidi el Hani, le domaine des Souassis et des Métélites.

La route est sillonnée de douars nomades venus pour faire leur récolte, et qui fuient devant la sécheresse. Des chameaux sont chargés de tentes et de tout le fourbis d'un campement ; d'autres portent des gerbes, coupées court, presque au niveau de l'épi. Des bédouines, sauvages et rieuses, forment l'escorte, la robe bleue ouverte sur le côté, et sur la tête un châle rouge qui les enveloppe et forme ceinture autour de leur taille. Elles montrent en riant des dents blanches et des yeux brillants ; leur front, leurs bras bruns, leurs jambes brunes, sont couverts de tatouages qui leur donnent un air sauvage ; à leurs oreilles, à leur nez, à leur cou, pendent des anneaux et des colliers chargés d'amulettes. La main de Fatma leur sert d'agrafe et retient leur robe sur leur poitrine.

Elles s'arrêtent, et s'écartent en nous regardant passer, dans des poses gracieuses. Les chameaux prennent peur ; elles les saisissent par le collier, et laissent voir, en levant les bras, leurs flancs bruns. Un chameau saute par dessus une haie de cactus et s'échappe dans une plantation de jeunes oliviers. De grands

troupeaux de moutons à queue grasse et de chèvres noires s'enfuient à droite et à gauche de la route. Leur troupe se déploie en éventail sur la plaine. Les chèvres prennent la tête du mouvement et galopent le nez au vent ; la masse indolente des moutons les suit en se bousculant.

Nous jetons quelques pièces de monnaie à une vieille. Elle lève la main vers le ciel pour nous remercier, avec un geste grand comme l'antique, et elle est encore là, immobile, dans cette pose hiératique, tandis que notre automobile nous entraîne à toute allure vers Sousse, où nous attendait le train de Kairouan. C'est l'ancien monde et le nouveau qui se croisent.

J'ai revécu ces scènes en lisant « Zezia », ce roman de M. Paul Dumas, si captivant pour ceux qui ont vu la Tunisie, si plein de foi dans son avenir, et qui nous donne une image si vivante de la vie bédouine et des efforts de nos colons pour mettre en valeur les richesses de la terre d'Afrique, et pour nous concilier ses populations.

M. Paul Dumas prêche la civilisation des Arabes par l'union des races et par le mariage.

Napoléon III y avait songé pour ramener à la France les chefs algériens, et, maintenant encore, les mariages mixtes ne sont pas sans exemple. J'avais été intrigué de voir, tous les soirs, à Alger, assise à la table d'un de nos grands restaurants, une belle femme blonde, opulente, couverte de bijoux, prodiguer à un petit Arabe, déjà vêtu à la mode indigène, tous les soins maternels. Je la revis au bal du Gouverneur général; elle était escortée de son mari, un superbe Arabe, brun comme le café, qui est un de nos grands cheiks du Sud Oranais.

Parfois ces unions donnent d'heureux résultats. En quittant Bône, je me suis rencontré en chemin de fer avec un cheik des environs, le cheik Abd-er-Rahman, qui voyageait avec sa femme, une européenne, pour laquelle il paraissait plein d'égards et de respect. A leurs côtés, leur petite nièce, une jolie enfant brune, tenait avec amour dans ses bras une grande poupée blanche, que ses parents adoptifs venaient de lui acheter à la ville.

A la station où ils s'arrêtèrent, un domestique les attendait. Au bout de l'allée qui conduisait à la gare, on apercevait leur domaine, une maison européenne et une culture d'oli-

viers, l'une des plus prospères de la région.

L'alliance d'un européen avec une femme arabe serait-elle aussi heureuse ? Zezia en serait la preuve ; mais de pareils concours de circonstances ne se rencontrent qu'exceptionnellement, et l'héroïne de M. Paul Dumas, il ne faut pas l'oublier, est une bédouine ; or, la bédouine est singulièrement plus active et plus vivante que l'Arabe des villes. Le grand malheur de la femme arabe est l'ignorance absolue où on la tient ; non seulement on dédaigne de l'instruire, mais on lui interdit d'aller à l'école.

En parcourant la Tunisie, on est frappé de voir combien cette population, avec laquelle nous vivons côte à côte, nous reste fermée. L'Arabe d'Algérie, plus fier, plus indépendant peut-être, est plus accueillant. Il a été vaincu en lutte ouverte, et de temps en temps il est sujet à de terribles révoltes ; mais il a accepté notre domination dont il reconnaît les bienfaits.

J'en voyais l'image à la soirée féerique donnée par le Gouverneur général en l'honneur du Ministre de l'Instruction publique et des Savants de tous les pays réunis à Alger par le Congrès des orientalistes.

Au milieu du va-et-vient continuel des Euro-

péens et des toilettes éblouissantes des femmes qui se pressaient dans les Salons du palais d'été, rien n'était imposant comme l'immobilité impassible et pleine de dignité des grands cheiks algériens, drapés dans leurs burnous rouges et blancs, la poitrine constellée de décorations, qui étaient venus pour apporter à la France le témoignage de leur fidélité.

Le Tunisien est plus doux et il a des allures moins belliqueuses. On sent une population pacifique, vivant du commerce, et formée du mélange de toutes les races qui, depuis trois ou quatre mille ans, se sont donné rendez-vous sur cette terre qui a toujours été le grand centre commercial du bassin occidental de la Méditerranée. Les cheiks eux-mêmes, dans leurs riches vêtements, ont gardé quelque chose du commerçant, et la récolte et la vente de leurs olives sont leurs grandes préoccupations ; ils sont plus cultivés aussi que les Algériens ; mais à cause de cela même, ils sont plus imbus des préceptes du Koran, et ils gardent au fond du cœur la haine de l'étranger.

En Algérie, en Egypte, en Syrie et jusqu'à Damas, les mosquées s'ouvrent pour les hôtes de distinction, quand elles ne sont pas accessibles

à tout le monde. En Tunisie, leurs portes nous restent closes. Pour voir l'intérieur d'une mosquée tunisienne, il faut aller à Kairouan, la Ville Sainte. Là, on peut voir les colonnes de marbre et les chapiteaux de toutes provenances et de toutes les époques, qui remplissent comme les troncs d'une forêt la nef de la grande mosquée. On peut jouir du spectacle qui se déploie sous vos yeux du haut de la tour carrée de son grand minaret blanc. On peut admirer la mosquée du Barbier, cette merveille de l'art arabe, avec sa cour et son promenoir tapissés de panneaux de vieilles faïences qui vous donnent l'impression de tapis persans, des nuances les plus douces et les plus variées. Mais Kairouan est une ville conquise, et la brèche qui a été faite à ses remparts nous a ouvert du même coup les portes de ses mosquées.

Quand on se promène dans les souks de Tunis, au détour d'une de ces rues sombres et voûtées qui forment au centre de la ville arabe comme un grand labyrinthe, on aperçoit une trouée sur le ciel bleu. Un mur, avec un large escalier en plein air, se termine par un perron : c'est la Porte verte, l'entrée de la Grande mosquée.

Des jeunes gens sont assis sur la balustrade du perron, et lisent ; on en croise d'autres dans la rue, qui se rendent à la mosquée, l'air jeune, sérieux, intelligent. Ils vont deux à deux, des livres ou des cahiers sous le bras, la robe brune ou bleue ouverte sur la poitrine et bordée d'or ; sur la tête, la chechia avec le turban. Beaucoup tiennent une fleur à la main ; le Tunisien a le culte des fleurs. Si on leur adresse la parole en arabe, ils vous répondent poliment.

Ce sont les élèves de l'École Koranite, cette célèbre université arabe, dont le siège est dans la grande mosquée. Là se donnent à des milliers de jeunes gens plus de 400 cours, presque tous consacrés à l'étude du Koran et de ses commentaires, qui prêchent le fanatisme et la guerre aux mécréants. Pour réagir contre cette tendance, en face de l'école Koranite, nous avons installé une autre école supérieure, la Khal-dounia, ainsi appelée du nom du célèbre historien arabe Ibn-Khaldoun, et où l'on donne en arabe une instruction scientifique moderne à la jeunesse tunisienne, avide de savoir. Mais il faudra longtemps, si jamais on y arrive, pour changer le fond des dispositions de la population musulmane.

Un Arabe, élève de l'école Koranite, disait à M. Taillard : « Donnez-nous des juges et de l'instruction. » L'instruction, nous la donnons largement, dans nos écoles primaires, peuplées de petits Arabes à la figure vive et intelligente. On les retrouve encore dans nos collèges et dans nos lycées ; mais tout cela se perd, noyé dans le flot de l'éducation religieuse. L'Arabe prend à nos sciences ce qui lui est utile, il l'adapte à sa vie sociale et rejette le reste.

La justice est un de nos plus puissants moyens d'action. On ne se rend pas compte de l'impression que produit sur les populations musulmanes notre justice, fondée sur le droit, qui nous paraît bien compliquée, et qui est merveilleusement simple quand on la compare aux subtilités de la casuistique Koranite. Nos juges ne rendent pas la justice pour de l'argent ; ils jugent suivant l'équité, c'est leur grande force, et ils ont la puissance nécessaire pour faire exécuter leurs sentences.

Pour être les maîtres de la Tunisie, il nous faut être forts. La moindre défaite, la moindre défaillance de notre part aurait des répercussions redoutables et ruinerait notre autorité. Mais la force n'est pas la violence capricieuse,

et il faut que l'Arabe sente que cette force s'exerce pour son bien. Il faut que ce soit la force qui s'affirme par le respect de la loi, par la protection de tous, indigènes comme européens, et par la réalisation des grands travaux publics qui font la prospérité d'un pays.

Les Romains ont conquis le nord de l'Afrique en y établissant ce merveilleux réseau de routes dont on voit encore aujourd'hui les traces. Avec les voies romaines, les colons avaient pénétré dans l'intérieur des terres, protégés par les postes des légions romaines qui sillonnaient tout le pays, et ils y avaient répandu une civilisation inconnue avant la domination romaine.

Les chemins de fer ont remplacé les voies romaines. Chaque gare devient un centre de civilisation, parce que c'est un centre de protection, défendu par des murs de pierre qui en font un fortin relié directement à la métropole. Et autour de ce petit fort, se forme un oasis de verdure; les Arabes viennent y chercher un abri contre les attaques des maraudeurs, et les colons y installent leurs cultures.

Car, il faut toujours en revenir là, c'est le travail des colons qui a fécondé du temps des Romains, et qui doit féconder encore aujourd'hui

le sol de l'Afrique française. C'est lui qui a fait, en Algérie, les merveilles qui font l'étonnement de tous les étrangers, et qui est en train de transformer la Tunisie.

La grande arme de la colonisation, est le travail individuel, reposant sur une connaissance approfondie de la culture, et appuyé sur le capital.

Dans une de nos courses à travers le pays, nous arrivâmes au domaine d'un des plus anciens colons de la Tunisie. Une allée, bordée de roses et d'œillets, conduisait à la maison d'habitation. Un homme d'un certain âge, à la barbe grise, l'air énergique et content de l'homme qui voit prospérer son travail, vient à notre rencontre, nous accueille en manches de chemise, sa pipe à la bouche ; et, tandis que, sous une tonnelle verte, sa femme nous offre un verre de rhum et prodigue ses soins à mon compagnon, pris d'un accès de fièvre, il me raconte son histoire.

Lorsqu'il s'installa pour son compte, il avait été gérant d'un des plus grands domaines de la Tunisie. Il connaissait à fond la culture, et il apportait un capital de vingt mille francs. Mais il lui fallait de l'eau. Il se mit à creuser



un puits, large et profond. A 25 mètres, à 30 mètres, il n'avait encore que 40 mètres cubes d'eau, et tout son argent y avait passé. Ses voisins le couvraient de sarcasmes. Comme il inspirait confiance, il trouva à emprunter encore quelques milliers de francs. Enfin, à 40 mètres de profondeur, l'eau jaillit ; il en avait 90 mètres cubes, de quoi arroser largement sa propriété. Il établit une pompe élévatoire et il se mit à l'œuvre.

Et, tout en continuant à me parler, il me menait dans les allées de son jardin potager. Il me faisait admirer des carrés de fraises des espèces les plus rares. Les rangées de haricots et de petits pois alternaient avec des orangers chargés de fleurs. Le long du mur de clôture, des abricotiers bien taillés en espaliers promettaient une abondante récolte, et, au bout de la propriété, une rigole en terre cuite réfractaire distribuait l'eau dans toute la plantation.

Comme je lui demandais quels étaient ses moyens d'action, il me répondit : il me faut trois choses, du sable, de l'engrais et du travail. Tous les matins je suis levé à quatre heures ; mes voitures partent, chargées de légumes et de fruits qui se vendent sur le marché de Tunis.

Moi-même je n'y vais jamais. Mon seul plaisir est de vivre sur cette terre que je cultive.

A ce moment, un sifflet prolongé se fit entendre. Il s'interrompit : « Il faut que je vous quitte. Ma pompe me réclame, et c'est le seul soin que je ne puisse pas encore confier à mes Arabes. »

Ainsi, parti pour étudier la Tunisie ancienne, j'étais empoigné par le spectacle de la Tunisie moderne, et par cet immense effort de la civilisation française qui reprend et continue l'œuvre de Rome, et l'avenir s'ouvrait devant moi, large et radieux, éclairé des lueurs du passé.

